

Gustave Doret et René Morax

Autor(en): **Doret, Gustave / Morax, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 49

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209983>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LO GROS PEQUOSI ET SON PARAPIODZE

IE demoràve dè vè lo boù dau Dzorot, clli gros Pequosi, tot solet dein 'na petita carràve de boù que l'appelàve son tsati. On lo vayà pas soveint pè lo velàdzo, mà ti lè coup que vegnà ein reimmenàve onna fèdèrâla que n'ètâi pas pequâie dâi vè. Coumeincive à Cabaret de coumouna iò bèvessâi 'dau novî, et pu à l'Union iò ressemellâve avoué dau bon novî. Po fini l'allâve à Central iò l'ètâi bin adrâi bon sou po se reintornâ amon vè son boù. Quand lè qu'on lo vayà fote lo camp ein dèveseint on bocon allemand et tegneint lè doù bor dau tsemin, on sè desâi : « lo Gros Pequosi et son parapiodze sant sou ».

L'è que, faut que vo diéssio que Pequosi ne sè montrâve jamè ào velàdzo sein son parapiodze por cein que ne saillèssâi pas de tsi li pè lo chet : on gros parapiodze quemet on quicajon avoué on mandzo asse épais qu'onna colonda de grandze à pont. Quand plioiessâi pas trau, po remontâ la coula s'appoyivant l'on l'autro et on n'arâi pas pu dere se Pequosi portâve son parapiodze ào bin se l'ètâi lo parapiodze que sotenyaî Puequosi.

Dan, vaicé qu'âi derrâire vôte mon Pequosi avoué son novî, son bon novî et son vilhio — ào Lodzi, à l'Union et ào Central — s'è trovâ tant eimmourdzi que l'è parti sein son parapiodze. Quand lè que fut arrevâ à l'ottò, on bocon des-sou, sè dit dinse :

— N'è pas lo tot que cein, t'a pe rein ton parapiodze. Tè faut vito retorna pè clliau cabaret dèvant que t'è l'aussant robâ.

Hardi Pequosi ! lo vaicé que fâ 'na reverya et pu dziblie po lo Central iò demande son parapiodze. Diabe lo pas que l'avant vu, quand bin l'ant coudhi tsertsi pertot, et trasse adan à l'Union.

— Mon parapiodze, que fâ dinse.
— Va tè panâ avoué ton parapiodze, que lâi repondant, foudrà l'avâ po lo tè rebayi.

Du cein va ào Cabaret de Coumouna.
— Tè ! que lâi fâ lo carbatî, à la vi que lo vâ, vaicé Pequosi que vint requeri son parapiodze. A-te que lo justeameint.

— Eh bin, tot parâi, so repond Pequosi, l'aré pas cru, mà vo z'îte bin mè honnito dein clli cabaret que dein lè dou z'autro. Lâi su z'u assebin ma n'ant pas voliu mè rebalhî mon parapiodze. Por vo, omète, respè !

MARC A LOUIS.

Rondeau.

Pour te guérir de cette sciaticque,
Qui te relit comme un paralytique
Entre deux draps sans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sarment,
Puis lis comment on les met en pratique.
Prends en deux doigts, et bien chauds les applique
Sur l'épiderme où la douleur te pique,
Et tu boiras le reste promptement
Pour te guérir

Sur cet avis ne sois point hérétique ;
Car je te fais un serment authentique,
Que, si tu crains ce doux médicament,
Ton médecin pour ton soulagement,
Fera l'essai de ce qu'il communique
Pour te guérir.

ARMAND BILLAUT,
menuisier de Nevers, qui, sans aucune
littérature, devint poète dans sa bouti-
que, et dont les poésies, qui roulent
toutes sur le vin, sont pleines de verve
et de feu.

(Communiqué par PIERRE D'ANTAN).

Leçon de géométrie. — Le papa, à son fils,
collégien de seconde :

— Voyons, apprends donc ta géométrie, au
lieu de regarder en l'air tout le temps !

La maman :

— Laisse-le donc, il apprend sa géométrie
dans l'espace.

PROVERBES ET DICTONS JURASSIENS

Voici quelques proverbes et dictons jurassiens communiqués par A. Daucourt, archiviste à Delémont, au *Bulletin de la Société suisse des Traditions populaires*. Nous ne retenons de ces proverbes que ceux qui sont le moins connus chez nous :

Il a une roue de trop.

Il a une araignée dans la tête.

Il ne mangera pas une bosse de sel.

Heureux et content comme Pierrot.

Il y aura beaucoup de foin cette année. (Il y a des ânes, des bêtes).

Chercher une aiguille dans le foin.

Ce ne sont pas les gros chevaux qui labourent la terre.

C'est un cheval de Berne (un prisonnier de B.).

Le dernier berger de porcs du monde mourrait bien que je n'hériterais pas même son bâton.

Quand les noires épines fleurissent on aura la gelée.

Il est heureux comme le coq du Val.

Si tu prends cette servante à ton service, les sept péchés capitaux te courront après.

Il ne fera pas de miracles.

Le curé lui a ciré ses bottes (Il lui a donné les derniers sacrements).

Il a perdu sa cuiller (Il est mort).

Il n'est pas plus fait pour être maire que moi pour être pape, à Rome.

Il est méchant comme un Ajoulot.

Il est fin comme un Montagnard.

C'est un gros teûné (Un gros niais).

C'est un beugeon (Un imbécile).

Il est bête comme sept petits porcs dans un sac.

C'est de l'urine de souris (mauvais vin).

Il est fou tout par la tête.

Il a peur de se noyer en terre sèche (avare).

Ce n'est rien d'être fou si on ne le fait pas voir.

Il est traître comme le bois de fourche.

Les gros chiens ne se mangent pas entre eux, mais bien les petits.

Il a des yeux au beurre noir (Il a reçu des coups).

Il gueule comme un putois.

Il faut lui donner de l'ellébore (qui guérit de la folie).

Vivre de ses rentes et crever de ses revenus.

J'ai vingt-quatre heures à dépenser par jour et le moyen d'aller au lit sans souper.

J'ai acheté du bœuf à tétine (viande de vache).

A jeune cheval vieux cavalier.

Une clef d'or ouvre toutes les serrures.

Au catéchisme (authentique). — *Le ministre* : — Toi, Gatolliat, qu'ont fait les juifs à notre Seigneur Jésus-Christ, avant de le crucifier ?

Gatolliat reste muet. Le ministre voulant l'aider :

— Voyons, ils l'ont cou... cour...

Gatolliat (trionphant). — Ils l'ont couraté, m'sieu. R.

Gustave Doret et René Morax. — *Chansons de la Vieille Suisse. Série II*, pour une voix avec accompagnement de piano. — Fœtisch frères S.A., éditeurs.

La délicieuse couverture Vieux-Thoune est réapparue, sous de nouvelles couleurs, et recouvrant une seconde série de mélodies populaires. Ce nouveau recueil, chose remarquable, est certainement aussi intéressant que le premier. On serait tenté de croire que MM. Morax et Doret lui avaient d'avance réservé quelques-unes de leurs plus heureuses trouvailles. Comme dans le premier volume, la plupart de ces chansons sont sentimentales et mélancoliques. Mais il en est, dans ce genre, d'extrêmement belles, l'*Ingrate fille*, par exemple, qui rappelle le célèbre « Napoléon's lied ». Dans un genre opposé, on y trouve une version excellente de la chanson de *Moïse*, qui se chante encore pas mal dans nos campagnes, et surtout un *Ranz des Vaches* de l'*Entlibuch* qui est la merveille de la série.

SERAIT-CE UN MYTHE ?

VERS 1835, parut, en France, un opuscule qui eut, à son apparition, un très vif succès de curiosité. Il était intitulé : « *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé* », ou « grand erratum, source d'un nombre infini d'errata, à noter dans l'histoire du XIX^e siècle, par feu M. J.-B. Pérès, A. O. A. M., bibliothécaire de la ville d'Agen. »

Cette minuscule brochure eut plusieurs éditions. Celle que nous avons sous les yeux, la sixième, date de 1849. Elle fut éditée à Paris, à la Librairie protestante, rue Tronchet, et imprimée, dans cette ville, par un Lausannois, Marc Ducloux.

Une observation de l'éditeur, qui termine la brochure, apprend au lecteur que, dans ce singulier écrit et par tous les étranges paradoxes qu'il contient, l'auteur a voulu tout simplement faire la critique de l'ouvrage éminemment paradoxal qui a pour titre : *Origine de tous les cultes*, de Dupuis. Il en pastiche — non sans esprit, certes — les moyens.

Cette observation, qui pour beaucoup n'était pas inutile, n'enlève rien à l'originalité de cet amusant opuscule. Sa brièveté — ce lui est un mérite de plus — nous permet de le reproduire. Il intéressera, sans doute, ceux de nos lecteurs — probablement nombreux — qui ne le connaissent encore que de nom.

I

Napoléon Bonaparte, dont on a dit et écrit tant de choses, n'a pas même existé. Ce n'est qu'un personnage allégorique. C'est le soleil personnifié ; et notre assertion sera prouvée si nous faisons voir que tout ce qu'on publie de Napoléon le Grand est emprunté du grand astre.

Voyons donc sommairement ce qu'on nous dit de cet homme merveilleux.

On nous dit :

Qu'il s'appelait Napoléon Bonaparte ;
Qu'il était né dans une île de la Méditerranée ;
Que sa mère se nommait *Letitia* ;
Qu'il avait trois sœurs et quatre frères, dont trois furent rois ;

Qu'il eut deux femmes, dont une lui donna un fils ;

Qu'il mit fin à une grande révolution ;
Qu'il avait sous lui seize maréchaux de son empire, dont douze étaient en activité de service ;
Qu'il triompha dans le Midi, et qu'il succomba dans le Nord ;

Qu'enfin, après un règne de douze ans, qu'il avait commencé en venant de l'Orient, il s'en alla disparaître dans les mers occidentales.

Reste donc à savoir si ces différentes particularités sont empruntées du soleil, et nous espérons que quiconque lira cet écrit en sera convaincu.

Et d'abord, tout le monde sait que le soleil est nommé Apollon par les poètes ; or la différence entre Apollon et Napoléon n'est pas grande, et elle paraîtra encore bien moindre si on remonte à la signification de ces noms ou à leur origine.

Il est constant que le mot *Apollon* signifie exterminateur ; et il paraît que ce nom fut donné au soleil par les Grecs, à cause du mal qu'il leur fit devant Troie, où une partie de leur armée périt par les chaleurs excessives et par la contagion qui en résulta, lors de l'outrage fait par Agamemnon à Chrysis, prêtresse du Soleil, comme on le voit au commencement de l'*Illiade* d'Homère ; et la brillante imagination des poètes grecs transforma les rayons de l'astre en flèches enflammées que le dieu irrité lançait de toutes parts, et qui auraient tout exterminé si, pour apaiser sa colère, on n'eût rendu la liberté à Chrysis, fille du sacrificeur Chrysis.

C'est vraisemblablement alors et pour cette raison que le soleil fut nommé Apollon. Mais, quelle que soit la circonstance ou la cause qui a fait donner à cet astre un tel nom, il est certain qu'il veut dire exterminateur.

Or *Apollon* est le même mot qu'*Apolléon*. Ils dérivent de *Apollô* ou *Apollé*, deux verbes grecs qui n'en font qu'un, et qui signifient perdre, tuer, exterminer. De sorte que, si le prétendu héros de notre siècle s'appelait *Apolléon*, il aurait le même nom que le soleil, et il remplirait d'ailleurs toute la